

## Conscience, liberté et mécanismes cérébraux

Author : Jean-Michel Muglioni

Categories : [Science & Techno](#)

Date : 22 janvier 2018

**ANALYSE :** Jean-Michel Muglioni s'oppose à une thèse prétendument scientifique qui réduit la conscience à n'être que l'accompagnement de processus cérébraux non conscients. Il lui oppose un mouvement de révolte : une objection de conscience ! Il importe que chacun ose juger ce qui se donne comme des travaux scientifiques ou comme des jugements d'experts et sache dire non. Si en effet notre conscience n'était que le produit de mécanismes cérébraux, dire non ne voudrait rien dire, sinon qu'un mécanisme détermine notre refus : et que ce mécanisme soit cérébral et propre au cerveau humain n'en ferait rien de plus sensé que le refus d'un herbivore de manger de la viande ou celui d'un ivrogne de s'arrêter au feu rouge. Cet article a été originellement publié dans la revue [Mezetulle](#).

---



*Vice-président de la Société Française de Philosophie, Jean-Michel Muglioni a enseigné la philosophie pendant plus de trente ans en classes préparatoires, et jusqu'en 2007 en khâgne au lycée Louis-le-Grand. Agrégé et docteur d'Etat en philosophie, il a soutenu une thèse sur la philosophie de l'histoire de Kant. Contributeur régulier à la revue de [Mezetulle](#), il a publié [La philosophie de l'histoire de Kant](#) (Hermann, 2e édition revue 2011, 1ère éd. PUF, 1993) et [Repères philosophiques](#) (Ellipses, 2010).*

---

Je lis sur le net l'interview de David A. Oakley, professeur émérite en psychologie à l'UCL et de Peter Halligan, professeur en neuropsychologie à l'Université de Cardiff. sous le titre «Nos actions sont-elles vraiment régies par notre conscience ?» [sur le site [The Conversation](#)]. La réponse est

évidemment «non», ce qui n'étonne pas quiconque a fait quelques études. Nous avons là un merveilleux exemple de la manière dont au nom de la science on enfonce des portes ouvertes –il y a quelques milliers d'années que le problème a été traité, et, par exemple, il est permis de relire les tragédies grecques. En outre la conclusion de l'interview permet de voir clairement le sens de tels travaux, du moins tels qu'ils sont compris par leurs auteurs.

**Lire aussi :** [Jean-Paul Sartre : conscience de soi et conscience d'autrui](#) (Daniel Guillon-Legeay)

Une remarque préalable. La thèse : «Notre conscience personnelle ne crée pas, ne cause pas ou ne choisit pas nos croyances, sentiments ou perceptions», est présentée comme admise par «la plupart des experts» et comme publiée dans « un nouvel article scientifique paru dans la revue [Frontiers of Psychology](#) ». L'argument d'autorité peut avoir un sens lorsqu'il s'agit d'invoquer les thèses d'un auteur reconnu, comme c'était le cas lorsqu'au Moyen Âge on se référait à l'Antiquité. Mais précisément, dans le cadre de la science moderne, il n'a plus de sens : parler d'autorité au nom de la science revient à nier la science, puisque la seule chose que puisse et doive faire un homme de science n'est pas de proclamer sa propre autorité au nom de la science et de la prouver par le fait qu'il publie dans une revue scientifique reconnue, mais de soumettre son travail au jugement de ses lecteurs. Je ne saurais donc moi-même opposer mon expertise aux experts ici invoqués. Et comme en fin de compte la question porte sur les droits de l'homme, il importe que chacun ose faire valoir son droit de juger. Mais n'est-ce pas précisément ce droit que nie la thèse ici proposée ?

Que lit-on ? «Nous ne choisissons pas – consciemment – nos pensées ou nos sentiments, nous en prenons simplement conscience.» Soutenir que nos pensées et nos décisions sont prises en nous sans nous et que la conscience ne fait que passivement les accueillir, voilà quelque chose d'assez banal. Et même si sur ce point les neurosciences conduisent à des travaux intéressants, il est non moins banal pour justifier cette thèse de se référer aux expériences d'hypnose, sur laquelle Charcot, mort en 1893, travaillait déjà. Par exemple, nos deux chercheurs disent : «Les études utilisant l'hypnose montrent que l'humeur, les pensées et les perceptions peuvent être profondément altérées par des suggestions». N'est-ce pas là encore connu depuis toujours ?

De là nos chercheurs concluent, et je conserve leur formulation, qu'ils peuvent répondre à «la question de l'endroit où sont fabriquées nos pensées, émotions et perceptions. Nous avançons que notre conscience est un sous-ensemble de nos expériences, émotions, pensées et croyances générées par des procédés non conscients à l'intérieur de nos cerveaux». Ainsi localisée, la conscience n'est que l'accompagnement passif de processus cérébraux non conscients. Ils la comparent à l'arc-en-ciel, qui en effet n'est rien sinon l'apparence que prennent à nos yeux les gouttes d'eau à travers lesquelles se réfléchit et se réfracte la lumière : de même qu'aucune des gouttes d'eau ne vise la formation d'un arc-en-ciel, les processus cérébraux inconscients qui paraissent à la conscience ne se produisent pas en vue de fins. C'est du moins ce que j'ai

compris de cette comparaison. Ce qui veut dire que le mouvement des corpuscules qui constitue notre cerveau fabrique nos pensées, nos émotions, nos perceptions, sans que jamais une quelconque fin soit visée, qui donne à ces pensées, ces émotions, ces perceptions, un sens. Le sens que notre conscience leur prête, inconsciente de leur mode de production, peut-il dans ces conditions être autre chose qu'un épiphénomène, ou plutôt une illusion ?

**Lire aussi :** [La nouvelle conscience de notre fragilité \(Philippe Granarolo\)](#)

Or, nouvelle banalité dans la bouche de ces deux chercheurs : «Nos conclusions soulèvent également des questions sur les notions de libre arbitre et de responsabilité personnelle». Et plus loin : «le libre arbitre et la responsabilité personnelle sont des notions qui ont été construites par la société». Cette formulation est contradictoire, puisqu'elle implique la négation du libre arbitre et de la responsabilité : elle fait de l'affirmation du libre arbitre le produit et seulement le produit d'un déterminisme social. Que seule l'existence sociale nous permette de découvrir que nous sommes libres, comme d'apprendre l'arithmétique élémentaire, je ne le conteste pas, mais il serait absurde de dire que l'arithmétique n'est que le produit de notre existence sociale. Peut-être le respect du principe de contradiction (ou de non contradiction) n'est-il lui-même pour cette neuropsychologie qu'un produit du mécanisme cérébral tel qu'il s'est développé au sein de la société. Car la thèse est bien, explicitement, que ces mécanisme cérébraux et sociaux nous ont donné l'idée que nous nous faisons de nous-mêmes et de notre espèce, qu'ils ont construit notre «récit personnel».

Or voici les derniers mots de l'interview :

«Ce n'est pas parce que la conscience a été mise de côté que nous devons nous passer des notions quotidiennes importantes telles que le libre arbitre et la responsabilité personnelle. En fait, ils sont intégrés dans le fonctionnement de nos systèmes cérébraux non conscients. Ils ont un but puissant dans la société et ont un impact profond sur la façon dont nous nous comprenons nous-mêmes».

Georges Canguilhem, en 1958, concluait ainsi son article «Qu'est-ce que la psychologie ?» :

«C'est donc très vulgairement que la philosophie pose à la psychologie la question : dites-moi à quoi vous tendez, pour que je sache ce que vous êtes? Mais le philosophe peut aussi s'adresser au psychologue sous la forme – une fois n'est pas coutume – d'un conseil d'orientation, et dire : quand on sort de la Sorbonne par la rue Saint-Jacques, on peut monter ou descendre ; si l'on va en montant, on se rapproche du Panthéon qui est le Conservatoire de quelques grands hommes, mais si l'on va en descendant on se dirige sûrement vers la Préfecture de Police.»

L'interview de David A. Oakley et Peter Halligan a le mérite d'apporter une réponse claire à cette question.

**Lire aussi :** [Sommés-nous vraiment «déjà devenus des cyborgs» ? \(Julien de Sanctis\)](#)

Pourquoi la *Déclaration des droits de l'homme* affirme-t-elle la liberté et la dignité de la personne humaine ? Nullement, si je suis le raisonnement de mes deux chercheurs, parce qu'il est vrai que l'homme est libre, mais parce que des processus inconscients ont amenés les hommes à avoir de telles croyances, qui, je ne vois pas comment comprendre autrement cette interview, sont des illusions. Ces illusions sont à la fois des manières que nous avons de nous tromper sur nous-mêmes et des croyances nécessaires au fonctionnement de nos sociétés. Je pourrais certes exiger qu'on arrête les travaux de cette nature, s'il est vrai que cesser de croire au libre arbitre (par exemple comme Spinoza) présente un danger social. Mais le psychologue et le neurologue sont au-dessus de l'humaine condition et seuls savent en même temps respecter socialement ces croyances qu'ils dénoncent scientifiquement comme des illusions.

Je suis certain qu'aucun de ces chercheurs n'a conscience de travailler pour la Préfecture de police et qu'ils sont tous deux partisans d'une société qui garantit à chacun sa liberté. Mais comprennent-ils leurs propres travaux (car l'intérêt scientifique et technique des neurosciences est réel, elles doivent pouvoir être utiles à la médecine) ? Je demanderai donc seulement quels processus cérébraux déterminent leurs travaux : ne sont-ils pas eux aussi, conformément à la thèse de leurs auteurs, le récit dont leur conscience accompagne passivement des processus cérébraux inconscients ? Or par quel miracle ce récit est-il vrai ? Par quel miracle rend-il compte des choses dont il parle, au lieu d'être seulement l'expression de ces processus neurologiques ? Il faut bien, pour qu'il soit possible de prétendre tenir un discours scientifique, que la conscience ne se réduise pas à ce qu'en dit cette interview. De la même façon, la comparaison séduisante de l'arc-en-ciel oublie qu'il faut pour le voir et, comme fait Descartes dans ses *Météores*, pour expliquer comment il se forme, un spectateur capable de distinguer l'apparence et le réel. Cette distinction n'est-elle que le produit d'un processus cérébral ?

Qu'il nous arrive de confondre l'apparence et la réalité et de croire que ce dont nous avons conscience procède de nous alors que ce n'est que préjugé, qu'il nous arrive de tenir pour nôtre ce qui n'est jamais en nous que le produit de notre humeur ou tout simplement d'un verre de trop : qui l'ignore ? Mais lorsque je m'interroge pour savoir si ce que je pense est sensé ou non, vrai ou non, la conscience que j'ai de mes pensées n'est-elle rien de plus que celle d'un ivrogne, c'est-à-dire purement et simplement relative à un fonctionnement physiologique ? Et de quel droit alors faire prévaloir la manière dont j'ai conscience de mes pensées lorsque je ne suis pas ivre ?

**Lire aussi :** [Les aveugles et la création \(Bruno Jarroson\)](#)

Comment savons-nous que nous avons un cerveau et que l'idée que nous nous en faisons n'est pas une pure illusion ? Nos savants ont beau se référer à des études fort subtiles, ils croient comme vous et moi que le monde existe et que la perception que nous en avons, quoique en effet relative à nos sens et à tous les processus neurologiques qui la rendent possible, est vraie, bref qu'elle n'est pas un rêve. Ils ont comme tout homme confiance en la conscience qu'ils ont d'eux-mêmes et en la manière dont par la perception ils se rapportent au monde. Leurs travaux reposent sur ce socle commun. Et certes il faut par exemple à Descartes six *Méditations* pour parvenir à justifier cette croyance commune en l'existence du monde extérieur, c'est-à-dire pour répondre aux raisons des sceptiques et se garder contre les illusions. Mais je ne sache pas que les recherches de psychologie et de neuroscience s'interrogent sur la réalité du monde et de leur objet.

S'il fallait réduire la conscience à ce qu'en dit une conception de la psychologie et des neurosciences telle qu'elle est exposée dans cette interview, comment la distinction du vrai et du faux ne serait-elle pas remplacée par celle du normal et du pathologique ? Entre les pensées que nous croyons vraies et celles que nous disons fausses, où réside en effet la différence, selon cette thèse, sinon dans la manière dont fonctionne le cerveau ? Dès lors, corriger une erreur ou surmonter une illusion revient à réparer un mécanisme. La préfecture de police dont parle Canguilhem serait donc plutôt un hôpital psychiatrique où nos chercheurs pourraient agir sur les mécanismes inconscients qui produisent nos pensées conscientes, et ils les rendraient conformes à ce qu'ils tiennent pour normal. Qu'il suffise ici de retenir qu'une thèse à prétention scientifique peut annoncer un monde infernal, que ses partisans l'aient ou non voulu. Lorsqu'on avançait des thèses racistes à prétention scientifique, on inventait une prétendue science pour justifier une haine dont l'origine n'avait rien de scientifique : c'était très clair pour qui refusait cette haine. L'affaire est plus complexe et peut-être plus grave lorsque des chercheurs développent avec sincérité des thèses qu'ils croient scientifiques, qu'une partie de la communauté scientifique cautionne, et qui pourtant ne peuvent manquer de justifier le pire. On ne conclura pourtant pas que la science en est responsable, mais que le discours de ces chercheurs n'a rien de scientifique : il est idéologique. Est-il permis d'espérer que quelques mauvais esprits saboteront leurs expérimentations ?

Résumons. Je crois maintenant formuler des pensées, mais en réalité, selon la thèse de ces deux psycho-neurologues, cette croyance n'est que le produit de mécanismes neurologiques et cérébraux, illusoirement rapportés par ma conscience à un pouvoir que j'aurais de penser par moi-même et de comprendre la vérité à propos des choses dont je parle. Il faudrait un Borgès pour développer les conséquences de ce genre de propos. Car enfin, qu'est-ce qui produit l'article dont je fais la critique ? Deux cerveaux, non pas au sens métaphorique de cette expression en français, mais au sens que les neurosciences donnent à juste titre au mot cerveau ? Le discours de ces deux cerveaux n'est-il que l'épiphénomène de leur fonctionnement, ou bien exprime-t-il une volonté de voir clair et de dire vrai, comme telle constitutive d'une conscience qui est liberté et à ce titre irréductible à ce que peut nous apprendre l'étude d'un organe, serait-ce même le cerveau (1) ?

**Lire aussi : [La «machine à expériences» de Nozick](#) (Robert Zeller)**

(1) Peut-être faudrait-il se souvenir que Descartes, qui soutenait l'irréductibilité de la pensée, en tant qu'elle est capable de vérité, au pur mécanisme par lequel depuis lors la physique définit la nature en nous aussi bien que hors de nous, le même Descartes savait qu'à chaque pensée ou à chaque affection ou passion d'un homme correspond un mouvement des « esprits animaux », c'est-à-dire du corps et particulièrement du cerveau. Neurologie qui fait peut-être sourire, comme le fera la nôtre dans deux siècles, mais qui dit déjà clairement qu'il n'y a rien de conscient en l'homme qui ne soit aussi un processus physique. Seulement, que la volonté puisse nous faire lever un bras ou qu'un mouvement du corps produise une douleur ou une passion, ce fait est pour Descartes aussi inexplicable que certain. De là une sagesse qui est un bon usage des passions et, inséparablement, une médecine, qui par le soin du corps nous assure la maîtrise de nos pensées. Le développement des neurosciences, s'il n'est pas seulement au service de l'idéologie que je viens d'examiner, ne peut donc que réjouir un lecteur de Descartes. Et pour prévenir une objection, j'ajoute : aussi bien un lecteur de Spinoza ou de Leibniz ! Car le désaccord métaphysique des cartésiens sur ce qu'on appelait alors l'union de l'âme et du corps n'empêche pas que chacun savait qu'à toute pensée correspond un mouvement du corps et que pourtant nos pensées, comme le prouvent celles d'entre elles qui sont vraies, ne sont pas les simples produits de ce mouvement – lui-même au demeurant parfaitement visible pour un spectateur qui pourrait entrer dans le cerveau comme dans le moulin de Leibniz (*Monadologie* 17) ou comme dans une usine biochimique, comme on fait aujourd'hui.